

BUSINESS STORY

04 NOVEMBRE 2022



LA FRANCE SERA-T-ELLE WOKE ?

Par Roger Pol-Droit

Né dans les universités, le mouvement woke atteint médias, entreprises et institutions. Jusqu'à devenir dominant? Enquête et réflexions sur les enjeux d'une déferlante.

Q

uel rapport entre une statue de Voltaire maculée de peinture, l'écriture inclusive et les transgenres? Si vous ne discernez pas le lien au premier regard, c'est que vous n'êtes pas woke. Pas encore, pas assez. Sinon, vous sauriez déjà que ce prétendu grand homme fut raciste et doit être banni. Vous souhaiteriez que l'orthographe soit chamboulée parce qu'elle rend les femmes invisibles, comme le veut le patriarcat souverain. Vous jugeriez que les personnes s'affranchissant du genre assigné à la naissance sont des pionniers valeureux. Vous seriez capable de repérer partout les injustices masquées de l'ordre établi, et de les dénoncer sans cesse.

Importé en France vers 2020, le terme woke, venu des États-Unis, s'est répandu comme une traînée de poudre. En février 2021, un sondage Ipsos montrait que 86% des Français n'en avaient encore jamais entendu parler. Pourtant, dans les médias, mille formes d'actions militantes sont réputées wakes: luttes LGBTQ+, mouvements étudiants multiples, Comité Justice pour Adama animé par Assa Traoré,



propos de Sandrine Rousseau contre le virilisme, l'androcène et les barbecues, études décoloniales, discours antisécistes, groupes écologistes radicaux... Il est vrai qu'être woke est d'abord un état d'esprit, englobant une nébuleuse de sensibilités. Pas de doctrine unifiée ni d'organisation politique centralisée. Aucune théorie d'ensemble n'est au rendez-vous. On évitera donc de parler de wokisme.

Malgré tout, le mouvement existe, s'implante et se développe. Dans les amphis, sur les réseaux sociaux, dans les entreprises et les institutions publiques. C'est plus qu'une mode ou un

mouvement de surface: ses conséquences sont symboliques, mais aussi politiques, sociales, économiques. La diversité des wakes est unie par des sentiments communs, des tournures d'esprit semblables, des modes d'action convergents et, surtout, par un rejet constant du dialogue, des principes mêmes de l'universalité, de l'égalité, des valeurs républicaines, soupçonnés entretenir dominations et inégalités sous le prétexte de les combattre. À terme, la menace woke pourrait concerner la liberté d'expression, l'éducation, la vie quotidienne, les relations sociales, la langue commune, et même l'exercice de la pensée.



domination, de hiérarchie, de discrimination – sexuelles ou raciales, ethniques ou culturelles, réelles ou symboliques. Et commence par les déchiffrer, les enseigner et les dénoncer. Car la vague woke ne naît pas dans la rue, mais dans les amphes. Ses points de départ : des constructions intellectuelles, plutôt que des conflits sociaux réels. Ses élaborations reposent sur trois piliers : genre, race, intersectionnalité.

Les études de genre soutiennent que masculin et féminin sont des constructions sociales, patriarcales et dominatrices – à abattre. Inspirés par les courants américains (voir encadré p. 36), des œuvres françaises, comme celle du philosophe transgenre Paul B. Preciado, s'emploient à abolir les différences entre sexes, genres et styles de sexualité. Plusieurs départements universitaires d'études de genre démultiplient ces points de vue (notamment à Paris-8 Vincennes-Saint-Denis, Bordeaux, Toulouse et, depuis 2019, à Paris-1

Panthéon-Sorbonne, sous la direction de la philosophe Sandra Laugier).

Parallèlement, une série d'études portant sur les races s'est développée, dans le sillage de la théorie critique de la race née aux États-Unis. L'ancien antiracisme se voulait « *colour blind* », aveugle aux couleurs de peau. Sa version woke inverse la perspective. Elle revendique la fierté d'être racisé et prétend démasquer l'invisible « privilège blanc », le racisme « systémique » véhiculé par les institutions les plus démocratiques et les individus qui se proclament antiracistes. Dans ce registre travaillent notamment la philosophe Elsa Dorlin (*La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, La Découverte, 2006) ou le sociologue Éric Fassin, conjuguant lui aussi études de genre et études de races.

Car l'état d'esprit woke choisit de relier toutes les formes de domination. Formulée dès la fin des années 1980, la notion

Dans les médias, le comité Justice pour Adama (à gauche, la marche du 18 juillet 2020) ou les défilés pour la défense des droits LGBTQ+ (à droite, la Gay Pride du 25 juin 2022) sont estampillés woke.



Est-ce une menace réelle ? Imaginaire ? Surestimée ? Sous-estimée ? Tour d'horizon.

Stay woke! « Restez en éveil ! » Depuis les années 1960, ce fut un slogan des militants noirs américains. Le terme signifie à la fois conscient, vigilant et lucide. Cet éveil rend capable d'apercevoir des injustices inaperçues. Il rend visible l'invisible. Ce qu'on ne discernait pas apparaît soudain. La dimension religieuse, en tout cas sectaire, n'est pas loin : la révélation provoque un profond changement du regard, une forme de conversion mentale. L'« éveillé » distingue désormais toutes les formes de

d'intersectionnalité est devenue la panacée qui permettrait de trouver en chaque individu singulier une forme de « convergence des luttes ». Ainsi, une femme de couleur lesbienne et handicapée subirait l'entrelacs inextricable de la misogynie, du racisme, de l'homophobie et du mépris des valides. Les traits distinctifs ne se juxtaposent pas, mais se renforcent pour produire des discriminations entrecroisées et intensifiées, que les classifications usuelles ne pourraient appréhender. Les sociologues Éléonore Lépinard et Sarah Mazouz (*Pour l'intersectionnalité*, Anamosa, 2021) considèrent cette notion comme le moyen d'approcher les expériences vécues par les individus, et de relier entre elles les actions militantes.

LES RECHERCHES, UN INSTRUMENT DE LUTTE

« *Un spectre hante l'Europe* », disait Marx en son temps. Ce n'est plus le communisme aujourd'hui. L'esprit woke provoque en France, comme ailleurs en Europe, une mutation de l'université. La confusion entre travaux de recherche et textes militants s'accroît, comme si la recherche ne devait être qu'un instrument de lutte. L'idéal d'une connaissance objective est présenté comme un leurre, un outil de domination à combattre. Il n'existerait que des points de vue et des expériences « situées », jamais aucun savoir neutre, seulement. Se trouvent alors contestés à la fois l'universalisme, l'objectivité scientifique, l'existence même d'une rationalité

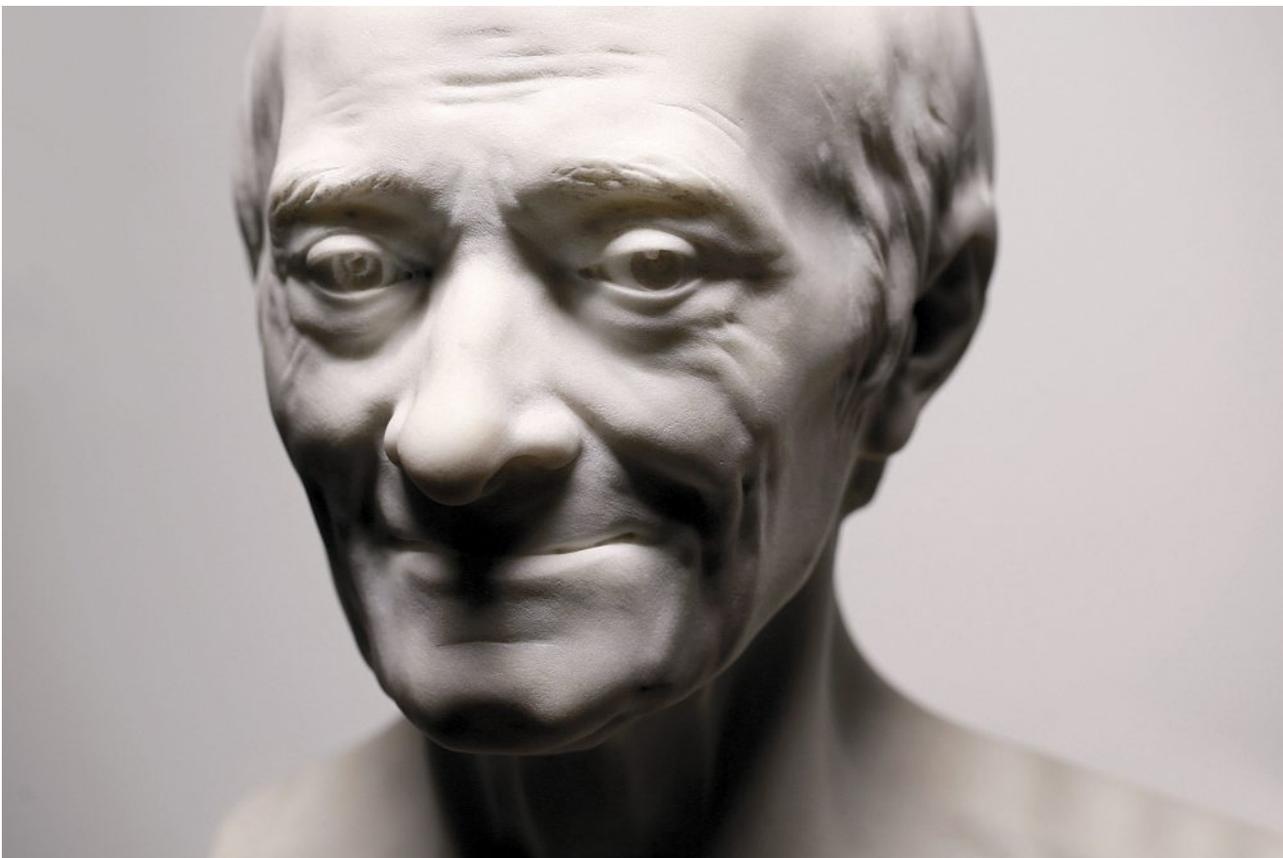
indépendante des races, des genres, des classes sociales, des traditions culturelles.

Cette captation partielle de l'université par le militantisme accompagne un changement de sensibilité, qui s'exacerbe. Il s'agit de n'être plus agressé ni stressé par les images, les propos, les représentations susceptibles d'offenser son statut personnel – choix sexuel, origine ethnique, traumatismes singuliers ou collectifs. Se mettent en place une kyrielle de précautions, avertissements, censures pour éviter le malaise de quiconque. Les wokes cultivent la fragilité. Le culte du safe space, supposé protégé de toute « micro-agression », conduit inévitablement à l'entre-soi et au renforcement de ses propres convictions. Se croyant stigmatisés, dominés, victimes du système, les wokes imaginent se protéger en annulant des discours supposés normatifs, oppresseurs et traumatisants. D'où la réécriture et la démolition d'œuvres classiques, les mises au pilori numérique des récalcitrants. Entre la protection victimaire de soi et la terreur exercée sur les autres, la frontière est mince, souvent franchie.

LA CANCEL CULTURE EST LA FACE ACTIVE DE LA SENSIBILITÉ WOKE.

La cancel culture constitue la face active de la sensibilité woke. Il faut empêcher de parler les conférenciers aux idées jugées toxiques, comme le furent la philosophe Sylviane Agacinski, à Bordeaux en 2019, l'écrivain Mohamed Sifaoui à la Sorbonne, le linguiste Jean Szlamowicz à Lille, et bien d'autres. Il est devenu vertueux de disqualifier des enseignants sur les réseaux sociaux, de traquer dans le vocabulaire la moindre trace d'agression virtuelle, de réécrire l'histoire et de déboulonner des statues. Car, toujours, on agit au nom du bien, du vrai, du juste. Les effets de ce nouvel ordre moral débordent de plus en plus le domaine des universités. Il gagne les entreprises, qui organisent des séminaires de sensibilisation aux genres et aux races. Il touche l'éducation, et les institutions publiques. Déjà, des directives européennes préconisent de ne plus dire « Mesdames, Messieurs » pour ne pas offusquer les « non-binaires » de l'auditoire.

S'agit-il d'effets de surface, folkloriques autant qu'éphémères ? Ce n'est pas certain. La vague est puissante, internationale et multiforme. Elle veut ébranler les piliers de l'histoire et de la pensée occidentales. Venue des États-Unis, doit-elle inéluctablement triompher en Europe ? Ou bien la France a-t-elle des spécificités capables de la prémunir contre les dérives constatées Outre-Atlantique ? On pourrait penser que le vieux fond catholique du pays n'offre pas le même terrain que le protestantisme à cet éveil de type



Voltaire, symbole des Lumières et de la liberté d'expression pour sa défense du protestant Jean Calas, est mis au pilori pour ses placements financiers dans la Compagnie des Indes, impliquée dans le commerce des esclaves.



Pour Jean-François Braunstein, philosophe, les discours wokes sont des postulats absurdes. Une position contestée par la militante antiraciste et féministe Rokhaya Diallo. Frédéric Worms, philosophe, met lui en garde contre ces deux dangers symétriques.

Serait-ce une « tentative de disqualification de mouvements sociaux autour du féminisme, de l'antiracisme et de l'écologie », comme dit la journaliste et militante Rokhaya Diallo ? Le woke serait-il une pure invention des « réactionnaires » pour semer le trouble, comme le soutient également Alex Mahoudeau, dans son essai *La Panique woke. Anatomie d'une offensive réactionnaire* (Textuel, 2022) ? Ou bien faut-il distinguer, dans ce mouvement protéiforme, d'un côté des préoccupations et questions à soutenir, de l'autre côté des dérives et des effets de terreur à combattre ?

DES EXTRÊMES QUI SE NOURRISSENT

Directeur de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, le philosophe Frédéric Worms met en garde contre ce qui lui paraît constituer deux dangers symétriques, l'extrémisme des militants wokes radicaux et celui des dénonciateurs acharnés de leurs excès : « Ces deux positions extrêmes se renforcent l'une l'autre et se nourrissent réciproquement, au risque de jeter le discrédit sur le légitime renouvellement des thèmes de recherche en cours. Le vrai sujet, trop souvent masqué par les querelles, ce sont les nombreux travaux qui traitent désormais de manière informée et scientifique des inégalités entre hommes et femmes, des discriminations, du postcolonialisme ou encore du nécessaire changement de perspective du regard de l'historien, que met en œuvre par exemple le Master d'histoire transnationale créé à l'École. Ces travaux novateurs se développent dans un cadre rigoureux, et ne doivent pâtir ni des excès des actions militantes ni des excès de ceux qui crient à l'idéologie quand sont combattues et d'abord étudiées des inégalités sociales, raciales, sexuelles. » Pourtant, la situation préoccupante des États-Unis – censures, mises à l'écart, rejet fanatique de l'héritage culturel occidental – ne risque-t-elle de s'étendre en France ? « J'ai confiance dans le cadre de nos institutions, »

religieux. Par ailleurs, l'histoire américaine est caractérisée par les luttes d'une très importante communauté noire, en butte à un racisme virulent, alors que l'histoire française, où dominent les stratégies d'assimilation, a surtout affaire à une immigration arabo-musulmane. Enfin, l'héritage des Lumières, au pays des droits de l'homme et de la République, imprègne encore notablement les esprits et les institutions.

Ces exceptions françaises suffisent-elles à faire la différence ? On ne peut pas l'affirmer. Il n'existe à ce jour aucune étude globale – fondée sur des données précises – des convictions et engagements des étudiants français selon les disciplines, les régions, les institutions. On ne connaît pas non plus les rapports de force exacts dans l'opinion. Seules sont disponibles des vues partielles, parfois impressionnistes, souvent partiales – comme si chacun discourait soit pour acclamer un esprit woke triomphant, soit pour en fustiger les travers. Pour en savoir plus, il faut se tourner vers ceux qui sont sur le terrain, les universitaires. Leurs avis vont de la sérénité au pessimisme catastrophé.

Certains affirment ne pas être confrontés, dans leur pratique quotidienne, à une crise woke.

Ainsi, à Nanterre, François Thomas, maître de conférences en philosophie, ne constate pour l'instant aucun climat de censure ni aucune virulence idéologique chez ses étudiants. « Je n'ai jamais reçu un seul mail de menace ou de protestation concernant mes cours. J'ai, au contraire, le sentiment que règne encore un grand climat de liberté d'expression, qui me porterait presque à considérer le règne supposé des wokes comme un fantasme. La virulence des affrontements me semble un fait global, dans la société actuelle, pas une particularité de l'université telle que je la connais. On y discerne, il est vrai, un intérêt plus marqué pour des réflexions sur le féminisme, les rapports de domination, les préoccupations écologiques, mais sans que personne ne cherche à imposer un point de vue ni à censurer qui que ce soit. Cela dit, j'ai bien conscience que mon expérience ne reflète qu'une part du paysage, et que les étudiants peuvent se comporter différemment ailleurs. »

Ce constat montre au moins qu'il subsiste des lieux universitaires où l'esprit woke n'est pas installé de manière forte. Faudrait-il en conclure que la menace est imaginaire, surestimée, voire inventée de toutes pièces ?

dans la solidité de l'universalisme républicain. Face aux dangers d'un extrémisme woke, les organes publics et les débats scientifiques demeurent les meilleurs remparts.»

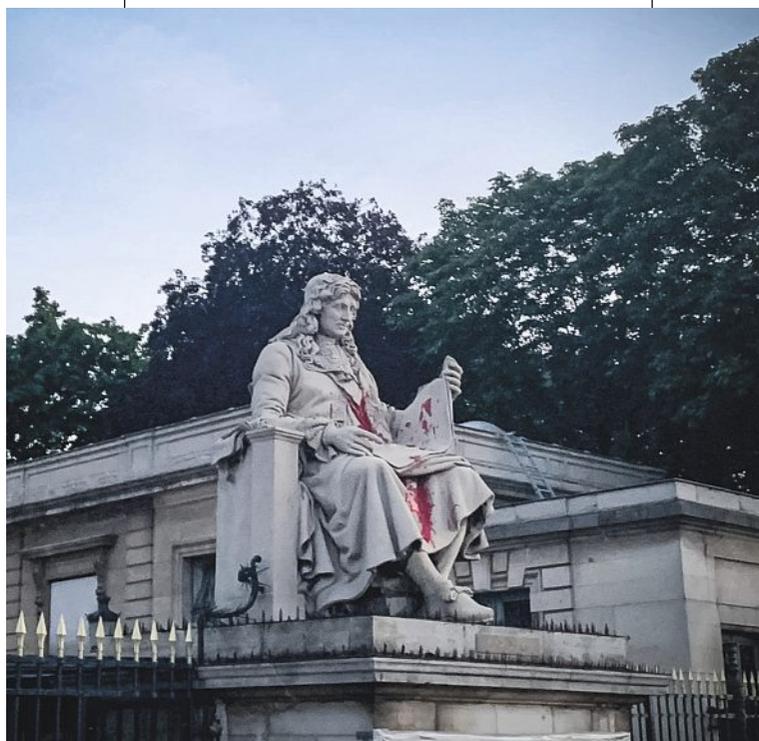
Cet optimisme relatif est partagé par Pierre Vesperini. Ce spécialiste de philosophie antique, chercheur au CNRS, a scruté la crise que connaissent, dans le monde anglo-saxon, les départements de Classics, où les études grecques et latines se trouvent accusées de faire le jeu de la domination blanche, du virilisme et de la rationalité. Face à cette situation qu'il juge «délirante», Pierre Vesperini, dans son livre *Que faire du passé? Réflexions sur la cancel culture* (Fayard, 2022), tente de comprendre les wokes.

«Ce mouvement est bien présent en France. Il porte notamment sur les «grandes figures» de la mémoire nationale – Colbert, Napoléon, Victor Schœlcher, Voltaire – plutôt que sur les disciplines ou les œuvres. Prenons l'exemple de la statue de Voltaire à Paris, régulièrement dégradée depuis deux ans par des tags, et finalement retirée. J'aimais cette statue. Je révère Voltaire, et je souhaite que sa statue revienne au plus vite dans l'espace public. Je pourrais me contenter de donner voix à mes affects. Mais si j'essaie de comprendre, je suis bien obligé de me confronter à l'un des nombreux squelettes qui dorment dans les placards de notre passé. Voltaire, très tôt, a investi des sommes immenses dans la Compagnie des Indes, largement impliquée dans le commerce des esclaves et a même légitimé l'esclavage, y compris sur des bases raciales, dans des textes qu'on ne mentionne presque jamais.»

Transparence et dialogue seraient les maîtres mots d'un apaisement: «Je suis convaincu que plus nous serons capables de dire la vérité sur notre passé, en donnant toute sa place à l'ombre qu'il contient, plus nos sociétés seront justes, et moins nous serons confrontés à des dégradations de statues. Il faut dialoguer avec ces

mouvements, les prendre au sérieux, les critiquer quand il le faut, et tout faire pour apaiser cette querelle, dont nous ne pouvons nous payer le luxe face aux périls qui menacent de toutes parts la démocratie et la civilisation. La chose est possible, pourvu que chacun ait en vue un même idéal minimal: recherche et respect de la vérité et de la justice.» Le problème, c'est qu'il n'est pas évident que cet «idéal minimal» subsiste encore réellement. Pour qu'un dialogue ait lieu, il faut être deux à le vouloir. Or nombre de militants wokes, convaincus de détenir la vérité, refusent radicalement toute critique, tout échange. Ils n'écoutent rien ni personne. Leur attitude n'est pas rationnelle, mais plutôt religieuse. C'est ce qui les rend dangereux, pour les universitaires qui jugent la situation gravissime.

Le 23 juin 2020, la statue de Colbert, ministre de Louis XIV, a été dégradée pour dénoncer le Code noir de 1685.



La Religion woke est le titre de l'essai percutant du philosophe Jean-François Braunstein, professeur émérite à la Sorbonne (Grasset, 2022). Pour lui, il faut un véritable acte de foi pour adhérer aux postulats absurdes qui fondent les discours wokes: inexistence des corps humains biologiquement sexués, culpabilité permanente de tous les Blancs, ou même caractère «raciste» des mathématiques. Son analyse, impressionnante, soutient que le woke est la toute première religion née dans les universités et développée en leur sein. «Il faut bien prendre garde au fait qu'il s'agit d'études et non de disciplines nouvelles. En fait, il n'existe aucune instance de contrôle, aucun critère objectif de validation. Les universités sont autonomes, les enseignants cooptés et jugés par leurs pairs. Face à ceux qui contestent la validité de leurs propos, ils rétorquent inmanquablement: "Les études montrent que..."», se parant d'une autorité académique supposée qui n'a d'autre fondement

que la série de mémoires rédigés avec les mêmes préjugés. Ainsi se constitue un pouvoir qui détourne l'université de son ancienne mission et la remplace par une religion universitaire, dont aucune institution ne peut plus mener la critique rationnelle. Les idéaux d'objectivité et de connaissance scientifique étaient ceux des universités. Dès lors qu'ils disparaissent en leur sein, il n'existe plus de garde-fous!»

Ainsi la religion woke aurait-elle déjà gagné la partie dans les facultés de lettres et sciences humaines. «Il est déjà trop tard, car le socle laïque est fissuré. L'héritage des Lumières s'est effondré. La science, la raison, l'universalisme, qui constituaient les piliers de la recherche et de l'enseignement, ont laissé place à des points de vue militants multiples, fondés sur des «expériences vécues». L'institution n'est plus en état de faire marche arrière.» Pas moins alarmistes, plusieurs voix très critiques, comme celles du philosophe Pierre-

À LIRE

Parmi les analyses critiques récentes des wokes et de la cancel culture.

Jean-François Braunstein,
La Religion woke.
Grasset, 2022, 282 p.,
20,90 euros.

Brice Couturier,
Ok Millenials! Puritanisme, victimisation, identitarisme, censure... L'enquête d'un «baby boomer» sur les mythes de la génération woke.
Éditions de l'Observatoire,
2021, 340 p.,
21 euros.

Anne de Guigné,
Le capitalisme woke. Quand l'entreprise dit le bien et le mal.
Les Presses de la Cité,
2022, 19 euros.

Hubert Heckmann,
Cancel! De la culture de la censure à l'effacement de la culture.
Éditions Intervalles,
72 p., 9 euros.

Alex Mahoudeau,
La Panique woke. Anatomie d'une offensive réactionnaire.
Textuel, 2022, 160 p.,
16,90 euros.

Anne Toulouse,
Wokisme. La France sera-t-elle contaminée?
Les éditions du Rocher,
2022, 200 p.,
17,90 euros.

Jean Szlamowicz,
Les moutons de la pensée. Nouveaux conformismes idéologiques.
Éditions du Cerf, 2022,
220 p., 20 euros.

Pierre Valentin,
L'idéologie woke.
Fondation pour l'innovation politique.
Disponible en ligne
(www.fondapol.org/

etude/lideologie-woke-1-anatomie-du-wokisme/)

Pierre Vesperini,
Que faire du passé? Réflexions sur la cancel culture.
Fayard, 2022,
254 p., 18 euros.

Carac est une mutuelle d'épargne, de retraite et de prévoyance accessible à tous.

La Carac donne un coup de pouce à votre pouvoir d'achat

0% de frais
sur versement*
sur toute la gamme

Une épargne
sécurisée
sur le fonds en euros

Un placement
disponible
en cas de coups durs



**Contactez
un conseiller Carac**

www.carac.fr

N° Cristal 0 969 32 32 52

APPEL NON SURTAXÉ

* Les contrats Carac Épargne Génération, Carac Épargne Patrimoine, Carac Épargne Protection, Carac Épargne Solidaire et le PER Individuel Carac bénéficient de 0% de frais sur versement. Les frais de gestion appliqués sur l'épargne gérée sur le support Sécurité libellé en euros et sur les supports libellés en unités de compte : 0,90 % prélevés annuellement.

Les montants investis sur les supports en unités de compte ne sont pas garantis mais sujets à des fluctuations à la hausse ou à la baisse dépendant en particulier de l'évolution des marchés financiers. La Carac s'engage sur le nombre d'unités de compte et non sur leur valeur. Le risque financier de moins-value est donc supporté par l'adhérent.



Carac - Mutuelle d'Épargne, de Retraite et de Prévoyance
Mutuelle soumise aux dispositions du Livre II du Code de la mutualité - SIREN : 775 691 165
Siège : 159, Avenue Achille Peretti - CS 40091 - 92577 Neuilly-sur-Seine cedex
Numéro Cristal : 0 969 32 50 50 (Appel non surtaxé) - www.carac.fr

QUELQUES SOURCES AMÉRICAINES

ÉTUDES DE GENRES

Anne Fausto-Sterling, professeur de biologie à l'université de Brown, critique l'insuffisance de deux sexes (mâle et femelle) et envisage qu'il y en ait cinq, ou plus... (*Myths of Gender* (1992). *Sexing the Body* (2000). Traduction française : *Corps en tous genres : la dualité des sexes à l'épreuve de la science*, La Découverte, 2012.-

Judith Butler, philosophe, professeur à l'université de

Berkeley, récuse la « binarité » et prône la « fluidité » des genres. *Gender Trouble*, (1990). Traduction française : *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, préface d'Éric Fassin, La Découverte, 2005. *Undoing Gender* (2004). Traduction française : *Défaire le genre*, Éditions Amsterdam, 2006.

THÉORIE CRITIQUE DE LA RACE

Richard Delgado, professeur de droit, fut

le fondateur dans les années 2000 de la « théorie critique de la race » qui donna sa première impulsion à l'élaboration du « racisme systémique ». *When equality ends : stories about race and resistance* (1999).

Robin DiAngelo, sociologue, a forgé la notion de « blanchité ». Elle conseille aujourd'hui des entreprises sur leur politique envers les races. *White Fragility : Why It's So Hard for*

White People to Talk about Racism (2018). Traduction française : *Fragilité blanche : ce racisme que les blancs ne voient pas*, Les Arènes, 2020.

Ibram X. Kendi, directeur du centre de recherches antiracistes de l'université de Boston, professe que tous les Blancs sont coupables. *How to Be An Antiracist* (2019). Traduction française : *Comment devenir antiraciste*, Alisio, 2020.

INTERSECTIONNALITÉ

Kimberlé William Grinshaw, juriste californienne, a créé à la fin des années 1980 la notion d'intersectionnalité dans un article écrit pour le Forum juridique de l'université de Chicago intitulé « Démarginaliser l'intersection de la race et du sexe : une critique féministe noire de la doctrine de l'anti-discrimination, de la théorie féministe et de la politique anti-raciste ».

Henri Tavouillot, de l'historien Pierre-André Taguieff, ou du linguiste Jean Szymowicz considèrent que « tout est joué, ou presque... », si l'on peut dire – pas complètement, pour l'instant. Il serait encore possible d'éviter à la France de sombrer dans l'irrationnel, la dictature des minorités, et le nouveau totalitarisme qui prétend une fois encore transformer la langue et les pensées pour transformer la société. À condition de prendre conscience de l'ampleur des dégâts possibles, et de s'y opposer. Reste à savoir comment...

RESTER EN ÉVEIL...

Finalement, quelles leçons tirer de ce tour d'horizon ? La série « Woke en France » n'en est encore qu'à sa saison 1. Il se pourrait qu'il n'y ait pas de saison 2, que ces remous sombrent rapidement dans l'oubli. Mais rien ne permet d'écarter une suite plus conflictuelle, plus sombre, qui exige de... rester en éveil. Car elle pourrait voir se développer, à grande échelle, des risques qui sont actuellement à l'état naissant. Ces risques ne sont pas liés aux sujets abordés. Pesanteur des stéréotypes sociaux, lourdeur de la domination masculine, persistance de l'héritage colonial, inégalités masquées... Tout cela existe, exige absolument d'être pris en compte, examiné, combattu. On ne tombera pas dans le piège de jeter le bébé des questions qui fâchent avec l'eau du bain woke. Mieux vaut garder en tête les vrais dangers, qui sont de quatre types.

D'abord les présupposés radicaux. Par exemple, la conviction que derrière tout savoir se cache un pouvoir à démasquer, que toute connaissance « fait le jeu » d'un genre, d'une race, d'une classe. Ou bien le postulat qu'il n'existe que des oppresseurs et des opprimés, que toute relation est domination ou résistance, comme si la complexité du monde se réduisait entièrement à des luttes entre maîtres et esclaves, bourreaux et victimes.



Ibram X. Kendi, directeur de recherches antiracistes à l'université de Boston.

Cette radicalité est d'autant plus dangereuse qu'elle s'accompagne toujours d'un point de vue totalisant : tous les mâles sont misogynes, tous les Blancs sont racistes – par essence, par nature ou par système. On passe aisément de ce parti pris totalisant à un dispositif totalitaire : le mâle qui s'avoue misogyne l'est évidemment, celui qui nie l'est aussi, tout comme le Blanc qui se croit antiraciste.

Une autre série de dangers est liée à l'obsession d'être une victime, d'en obtenir le statut et le passeport. Autrefois, la place de victime n'avait rien de désirable. Mieux valait

s'en extraire et construire un autre monde, enfin libre. Aujourd'hui, chacun exige d'être dans cette situation, supposant que la victime est forcément bonne, vertueuse et juste, le mal étant irrémédiablement du côté des dominants. L'ingéniosité consiste donc à inventer des oppressions inédites, à dénicher des injustices encore inaperçues, pour mieux épancher vengeance et ressentiment. Car la troisième série de risques, sans doute la plus redoutable, dessine l'émergence d'une « culture de la haine » – au sens d'une haine culturelle comme d'une haine entretenue, démultipliée. Haine du passé, haine des Blancs, haine des mâles, haine de l'Occident, haine de la logique, haine de l'universalisme. Soupçons et rejets plutôt que liberté et égalité. Cette haine est déjà là, amplifiée par les réseaux sociaux. Elle pourrait s'intensifier et s'accroître.

Et continuer à truquer les usages de la langue. Car la dernière série de menaces, peut-être moins visible, n'est pas moins forte. Les wokes inventent quantité de mots qu'ils veulent faire passer pour des idées. Mieux : ils prennent leurs créations artificielles pour des réalités, et leurs croyances pour des faits. Leur novlangue, comme celle d'Orwell, travaille à façonner la pensée, à empêcher la réflexion critique. Récapitulons. La philosophie et la science sont construites sur la raison, la vérité, l'objectivité, les argumentations, l'égalité des esprits, la clarté des expressions. Les discours militants s'opposent aujourd'hui à chacun de ces éléments, en disqualifiant tout point de vue objectif, toute connaissance qui ne soit pas « située » et enracinée dans un vécu singulier. Conséquences ultimes : abandon de l'idée même de vérité, disparition des sciences, de la rationalité, des argumentations, des preuves, porte close à tout débat, toute objection. Les wokes ou Descartes, il faut choisir. ●

Plus d'infos sur lesechos.fr/weekend